Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée
Band: 9 (1888)
Heft: 11

Artikel: Bulletin mensuel : (5 novembre 1888)
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-133375

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

BULLETIN MENSUEL (*5 novembre 1888*[1]).

Sous le titre : **le commerce en Algérie,** le *Moniteur des Colonies et des Pays de protectorat* publie un article d'où nous extrayons les renseignements suivants, qu'il importe de signaler parce que plusieurs des opérations commerciales dont il s'agit sont nouvelles, et que toutes, dans leur ensemble, constituent un développement de la production algérienne et de son exportation pour la France et pour d'autres pays. C'est ainsi que l'Angleterre tire en ce moment des quantités énormes de foin des environs de Bône. L'insuffisance de la récolte dans les pays d'outre-Manche, a obligé les Anglais à chercher, en dehors de l'Angleterre, la nourriture de leurs chevaux. Après maints essais, c'est en Algérie et dans le département de Constantine, à Bône, qu'ils ont trouvé à s'approvisionner dans les meilleures conditions. Ils ont envoyé là-bas des presses qui fonctionnent à merveille, c'est-à-dire qui permettent de transporter le fourrage sous un volume très restreint, et à une densité élevée. Les paquebots de la Compagnie générale transatlantique apportent souvent à Marseille, par exemple, des balles pressées ne pesant pas moins de 90 kilogrammes sous le volume de 300 décimètres cubes. Le fourrage ainsi pressé se conserve à merveille, ne fait aucun déchet, s'arrime facilement dans les cales et ne revient pas très cher comme transport. Les céréales donnent aussi lieu à un mouvement très actif avec Oran, d'où les paquebots apportent à chaque voyage des chargements de plusieurs centaines de tonnes et jusqu'à mille tonnes de blé. L'importation des raisins a cessé, mais celle des vins nouveaux continue sur une grande échelle et n'est pas près de finir, la récolte ayant été fort belle cette année en Algérie. Il convient de signaler aussi un mouvement très important de la côte ouest de l'Algérie à celle de l'est, où de nombreux envois de céréales et de denrées de toutes sortes sont nécessités par les ravages causés par l'invasion des sauterelles. De même, on exporte toujours et d'une façon très active, de Marseille en Tunisie, des farines, des orges, etc., par suite de la sécheresse qui a désolé la Régence et compromis ses récoltes de céréales. Enfin, un nouveau trafic va se créer, au premier jour, d'Alger à Marseille. C'est le

[1] Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

transport de poissons frais, pêchés sur la côte algérienne, à l'aide de chaloupes à vapeur, c'est-à-dire avec un matériel très complet et supérieur, et apportés à Marseille par des paquebots rapides, dans des glacières spéciales disposées à bord à cet effet. Les paquebots *Ville-de-Madrid* et *Ville-de-Rome* sont déjà pourvus de ces installations, qui assureront la conservation du poisson et pourront en recevoir jusqu'à un volume de 10 mètres cubes. Cette combinaison est très simple, très pratique et d'un succès certain.

D'autre part, il résulte des travaux faits par le service des contributions que les pertes totales subies du fait des **sauterelles,** de la sécheresse et des épizooties, dans les arrondissements de Constantine, Philippeville et Sétif, s'élèvent à la somme de 24,860,000 fr. qui se répartit ainsi entre les colons et les indigènes : 1547 Européens ont perdu 3,644,883 fr., et 55,362 indigènes 21,215,117 fr. Les colons seuls ont perdu, dans l'arrondissement de Constantine, 1,390,399 fr. ; dans celui de Philippeville 43,693 fr. ; dans celui de Sétif 221,091 fr. Quant aux secours accordés, un ami qui vient de visiter la région la plus éprouvée, nous transmet les informations suivantes : Comme répartition aux indigents à titre de dons, la seule et unique, jusqu'à ce jour (11 octobre), a été faite le 15 septembre, et l'arrondissement de Sétif a reçu 12,000 fr., sur lesquels la commune de Sétif a obtenu 600 fr. seulement, en prenant pour base le chiffre de la population. C'était insignifiant. En ce qui concerne les prêts, ils seront faits soit en grains, soit en argent suivant les communes. Dans la séance du 10 octobre du Conseil général de la province de Constantine, un rapport a été présenté par M. G. Abadie, au nom de la commission des prêts à l'agriculture. Les conclusions en sont :

1° Que le préfet soit autorisé à signer le contrat d'emprunt de 4 millions avec la banque de l'Algérie et aussi les contrats de répartitions avec les communes.

2° Qu'il soit prélevé 500,000 fr. sur cet emprunt pour payer les grains déjà avancés l'année dernière; 50,000 fr. à mettre en réserve pour avances à la tribu sequestrée des Hachem ; 50,000 fr. pour avances aux populations du territoire de commandement, et 50,000 fr. pour droits d'enregistrement.

3° Qu'il soit réparti entre les communes une somme de 3,350,000 fr.

Pour le moment actuel, le vrai secours mis à la portée de tous les indigènes est sans contredit le ramassage des œufs, au prix de 1 fr. 50 le double décalitre. Ce travail a rapidement pris un immense développement. De tous côtés on peut voir des smalas entières fouiller les lieux

de ponte. Une somme de 300,000 fr. a été affectée à cet usage, mais notre ami ne croit pas qu'elle soit suffisante, car en quelques semaines, la seule commune de Sétif avait déjà payé fr. 30,000. A la date du 9 octobre la mairie de Sétif avait reçu 15,000 doubles décalitres d'œufs. Chaque double décalitre contient en moyenne 23,300 coques, dont chacune compte environ 30 œufs, soit une somme de dix milliards quatre cent quatre-vingt-cinq millions d'œufs de criquets. En même temps la chasse aux alouettes a été interdite, ces oiseaux rendant à l'agriculture, dans les circonstances actuelles, de réels services, en déterrant et détruisant les œufs de sauterelles.

Le *Bosphore égyptien* publie la nouvelle suivante que nous ne reproduisons que pour être complets, et sous toute réserve : « Le colonel **Chaillé-Long bey,** actuellement chef de la légation des États-Unis en Corée, nous a écrit de Seoul, à la date du 29 juillet, pour nous informer qu'il venait de recevoir plusieurs lettres de New-York, dans lesquelles on lui demandait de se mettre à la tête d'une expédition à la recherche de **Stanley.** Le colonel Chaillé-Long, qui a donné au gouvernement égyptien tant de preuves de son infatigable dévouement, de son désintéressement et de son abnégation, a acquiescé en principe à cette demande. Mais au moment où il reçut ces lettres d'Amérique, il était sur le point de quitter Seoul, pour aller explorer une île inconnue, et ne devait être de retour de cette expédition qu'à la fin d'octobre. Si, à son retour, Stanley n'a pas reparu sur la scène du monde, Chaillé-Long acceptera le mandat qui lui est confié par ses compatriotes. Voici quel serait son plan. Comme c'est en partie à lui que l'Égypte doit de voir ajoutées aux États du khédive les provinces de l'Équateur, il se proposerait de solliciter l'appui du gouvernement du vice-roi, et lui demanderait une centaine de ses soldats noirs, comme ceux qu'il recruta autrefois pour parcourir l'Afrique centrale. De la côte, il suivrait le chemin qui lui fut tracé par Gordon, jusque dans l'Ou-Ganda où il espèrerait pouvoir entrer en négociation avec Mwanga, le fils de son ami Mtesa, et obtenir son appui pour l'aider dans sa recherche de Stanley. Une fois celui-ci retrouvé, Chaillé-Long se porterait au secours d'Émin pacha. »

D'autre part, une dépêche adressée au *Daily News* annonce que le roi des Belges prépare une nouvelle expédition sous les ordres de **Baker pacha** pour aller à la recherche de Stanley.

On écrit encore de Londres que M. **Harrison Smith,** qui a été, il y a quelques années, chargé auprès du roi Jean d'Abyssinie, d'une mission

dont il s'est acquitté avec habileté, va être, lui aussi, envoyé à la recherche de Stanley. M. Harrison Smith, tout jeune encore, appartient à la marine anglaise. Au banquet offert à Stanley par le lord-maire de Londres, il annonça qu'il irait un jour secourir celui qu'on ne lui permettait pas d'accompagner. Naturellement il propose la route de l'Abyssinie, et comme il a su, dans sa mission, conquérir les bonnes grâces du roi Jean, il a des chances de mener à bonne fin, au moins jusqu'en Abyssinie, une expédition destinée à emprunter ce territoire. Mais au delà du Choa et du Kaffa, aujourd'hui sous l'autorité de Ménélik, se présenteront des difficultés dont on ne peut mesurer l'étendue, le territoire n'ayant pas encore été exploré, et les mœurs des populations en étant inconnues aujourd'hui.

Enfin le comité de secours à **Émin pacha** a reçu de ses agents à Souakim la communication suivante, datée du 4 septembre : « Dix voyageurs viennent d'arriver à Khartoum. Un seul d'entre eux nous apporte des nouvelles. Il rapporte qu'un chrétien, autrefois mudir d'un prince égyptien, est solidement établi dans le delta du Bahr-el-Ghazal et dispose d'une force imposante composée de noirs. Beaucoup de ces derniers ne sont pas vêtus, mais des vêtements sont fabriqués pour eux sous la surveillance d'un chef blanc. Le mahdi aurait envoyé trois expéditions contre cette force; toutes trois sont rentrées à Khartoum après une campagne infructueuse; il en est résulté une certaine alarme dans la ville. Les indigènes croient que ce chrétien est Émin pacha. Les agents anglais ajoutent que les routes de Berber et de Khartoum sont assez sûres pour les voyageurs et que des nouvelles importantes peuvent arriver d'un moment à l'autre. Le colonel Rundle, qui avait écrit au mahdi pour lui demander des renseignements sur le chef blanc dont il est question, a reçu une réponse insultante. Le mahdi refuse de donner aucune information. »

Malgré les démentis officiels, le *Secolo* affirme qu'on prépare à Rome une **nouvelle expédition africaine.** A Trieste, deux vapeurs du Lloyd autrichien ont été commissionnés pour **Massaouah** par deux maisons de commerce, qui les ont armés pour le compte du commandant en chef de la station italienne de la mer Rouge. Le but de l'expédition nouvelle serait l'occupation de Keren et de tout le plateau des Bogos. Des officiers du génie, des ingénieurs et des topographes sont déjà en campagne pour étudier les différentes voies donnant accès à ce plateau et, particulièrement, la route par la vallée du Ledka, qui est recommandée par les voyageurs. Tous les vapeurs qui arrivent d'Ita-

lie débarquent des quantités considérables de matériel de guerre, de munitions et d'objets de casernement. Or, comme les approvisionnements de toutes sortes y sont déjà considérables, les nouveaux envois seraient inutiles si l'on n'avait pas l'intention d'en faire usage dans un temps prochain. On parle également d'un nouvel embranchement de chemin de fer, qu'on se propose de construire au delà de Monkulla près de Dogali, et qui serait poussé jusqu'à Assus ou à Aïn. En un mot, nous assistons à de vastes préparatifs dont la récente affaire de Saganeïti et la fameuse expédition de Barambaras Kaffel à Zoula n'étaient que les symptômes préliminaires.

Le *Times* a reçu le 20 octobre, de **Zanzibar,** la dépêche suivante : « L'aviso le *Griffon* vient d'arriver de l'île de Pemba. Son commandant rapporte que mercredi, à minuit, la chaloupe à vapeur du bord, commandée par le lieutenant Copper, donna la chasse à un **négrier.** Après avoir envoyé une décharge de mousqueterie à la chaloupe, l'équipage arabe se jeta à la mer, abandonnant le navire et les 85 esclaves qu'il transportait. Trois de ceux-ci étaient morts, trois autres blessés. Le lieutenant Copper a été tué dans cette affaire et deux de ses matelots sont blessés. Des avis ultérieurs portent que le négrier était armé d'un canon qu'on avait chargé jusqu'à la gueule et auquel on mit le feu, mais qui ne partit pas. Les obsèques du lieutenant Copper ont eu lieu hier; les amiraux français et allemands y assistaient avec leurs états-majors ainsi que tout le corps consulaire présent à Zanzibar. Le *Griffon* est reparti pour Pemba, emmenant des soldats du sultan et le commissaire chargé de ramener, morts ou vifs, les Arabes impliqués dans cette affaire. L'irritation est très vive parmi les équipages anglais qui demandent vengeance. D'après les nouvelles arrivées du sud, la situation sur la côte n'a pas changé; les rebelles, très nombreux, y sont toujours maîtres de la situation. »

Les *Missions d'Afrique* publient des extraits du journal du P. Lourdel, qui donnent une idée exacte de l'**influence des Arabes dans l'Ou-Ganda** et de la situation précaire qui en résulte pour les missionnaires. « Nous avons souvent parlé des négriers arabes, qui résident une partie de l'année à la cour de Mwanga, pour y acheter les esclaves que le roi fait chasser et saisir soit dans ses propres provinces, soit dans les royaumes voisins. Il met souvent sur pied, pour ses razzias, des armées de plusieurs milliers d'hommes. A des intervalles malheureusement trop rapprochés, nous voyons revenir ces armées victorieuses poussant devant elles de vrais troupeaux d'esclaves, souvent trois ou quatre

mille d'un seul coup. Le roi fait son choix, se réserve ceux qui lui plaisent, ou les distribue à ses grands chefs, et vend tout le reste aux négriers musulmans qui entraînent tout pour le revendre soit sur le littoral aux pourvoyeurs de l'Arabie, soit sur les marchés de la haute Égypte. C'est un affreux, mais très important commerce, qui enrichit les négriers par le haut prix où ils revendent leur marchandise, et qui procure à Mwanga tout ce qu'il emploie à augmenter ses États, à affermir son pouvoir, à multiplier ses esclaves et ses victimes, des armes et de la poudre. Au milieu d'une population qu'ils exploitent cruellement par leurs expéditions sanguinaires, mais qui les craint et les déteste, les négriers sont comme l'oiseau sur la branche. Ils ne cessent de mettre Mwanga en suspicion contre les projets des Européens et des missionnaires et ils ne réussissent que trop, par leurs calomnies, à exciter les soupçons du prince. Au moment où arriva M. Gordon, le successeur de M. Mackay, les Arabes venaient de traduire au roi une longue lettre en arabe dans laquelle on l'informait de la résolution que venaient de prendre de concert les puissances de l'Europe, de *manger* tout le pays des noirs. Les Allemands s'adjugeaient la région comprise entre la côte de Zanguebar et l'Ou-Nyanyembé inclusivement; les Anglais, l'Ou-Ganda et les pays voisins. M. Gordon apportait au roi un cadeau de la part de l'évêque Parker et une lettre lui annonçant qu'il ne venait pas pour venger le massacre de Hannington mais pour instruire son peuple. Irrité, Mwanga lui déclara qu'il le retenait prisonnier. « Si les Anglais m'attaquent ou arrêtent les marchandises à la côte, » ajouta-t-il, « c'est vous que je tuerai le premier. » Puis, prenant une poignée de cendres et les jetant dans une lettre adressée à Parker, pour lui demander des fusils et de la poudre comme preuve de bonnes dispositions à son égard : « Voilà ma déclaration de guerre, » dit-il, « faites porter cette réponse à ceux qui vous ont envoyés[1]. Pour vous, je vous le répète, vous êtes mon otage, jusqu'à ce qu'un autre vienne prendre votre place. Je vais, en outre, faire tuer les gens que vous instruisez et tenez cachés chez vous.» Enfin, se tournant vers les gens du royaume, il s'écria d'une voix tremblante de colère : «Voilà un blanc qui m'insulte en face! Huez-le, insultez-le. » Et toute la cour, de lancer les plus grossières injures à la face du pauvre M. Gordon. »

« Les intentions que le roi prête aux blancs lui font croire à une guerre

[1] D'après l'usage du pays, envoyer des cendres à un ennemi, c'est lui dire qu'on accepte les hostilités.

imminente. « Achetez des fusils et de la poudre, » recommande-t-il à ses gens! « Achetez des fusils, beaucoup de fusils! » Aussitôt les grands se lèvent pour faire les protestations d'usage. Armés de longues lances qu'ils brandissent comme s'ils étaient en face de l'ennemi, ils s'écrient: O roi, tu nous vois! Le patrimoine de Kamagna, de Mandé, de Kimera, de Kintou — les noms des anciens rois fondateurs de l'Ou-Ganda — ne périra pas! nous le défendrons! Nous nous battrons pour le roi jusqu'à la mort. Le premier ministre ajoute : « Que les blancs viennent du levant, qu'ils viennent du couchant, qu'ils viennent du nord qu'ils viennent du sud, qu'ils descendent du ciel ou qu'ils sortent de la terre, nous trouverons moyen de les arrêter..... » Quoique les procédés des puissances rendent la situation difficile, ce n'est cependant pas de là que vient le grand mal. Le grand mal vient des négriers arabes. En ce moment, accompagnés de ce qu'il y a de pire parmi les musulmans de la côte, ils se portent en nombre vers le Victoria-Nyanza et surtout vers l'Ou-Ganda. Ont-ils quelque dessein caché de conquête? Il serait permis de le croire. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils mettent tout en œuvre pour rendre les blancs odieux et les faire chasser de partout. La première chose que devraient faire les nations qui veulent coloniser ces contrées serait d'en bannir l'élément arabe et moungwana. Pour y réussir, il faudrait leur rendre à la côte le commerce impossible, et leur interdire, sous peine sévère, toute importation de fusils et de poudre. Il y a longtemps qu'on aurait dû prendre cette mesure. Un nombre prodigieux d'armes à feu se trouve à l'heure qu'il est entre les mains des nègres. Dans l'Ou-Ganda seul on en trouve plusieurs milliers de tout système..... C'est ce qui explique la fierté de Mwanga. Encore quelques années de ce trafic imprudent, et les blancs ne pourront plus voyager dans l'intérieur de l'Afrique, s'ils n'ont pour les escorter une armée nombreuse et bien disciplinée. C'est aussi là qu'est la source des maux chaque jour croissants de l'esclavage. Tous ces fusils servent à armer les brigands qui accompagnent les chasseurs d'esclaves, et les maux que ceux-ci font dans l'intérieur de l'Afrique, bien au delà du lac Albert Nyanza, sont incalculables. — Au mois d'avril 1888 nous sommes sans nouvelles de Stanley. Est-il mort, est-il vivant? C'est un problème que nous cherchons vainement à résoudre. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'au moment de son départ du Congo, nous apprîmes ici sa marche et ses projets. Mwanga en prit une si grande peur qu'il crut la fin de son règne arrivée. Nous eûmes tous la crainte d'être massacrés le jour où Stanley mettrait les pieds sur le territoire de l'Ou-Ganda. Puis, tout

à coup, et cela depuis un an, il ne fut plus question de rien; et dès lors pas un seul mot. Des gens qui sont allés à Wadelaï et sont revenus ensuite dans l'Ou-Ganda, affirment que Stanley ne se trouve point avec Émin pacha. Il me paraît cependant tout aussi impossible qu'une troupe de plusieurs centaines d'hommes armés ait ainsi disparu sans que personne sache où elle est allée, qu'il me semble impossible que l'on puisse cacher la mort de Stanley si réellement elle est arrivée. »

Des désordres ont eu lieu à **Lorenzo-Marquez;** le ministre de la marine du Portugal a saisi cette occasion pour adresser à la Société de géographie de Lisbonne une communication, dans laquelle il donne l'assurance que l'ordre et la sécurité publique seront garantis dans cette partie de la colonie portugaise, et que les auteurs des troubles seront châtiés énergiquement dès que les responsabilités seront établies. La note ajoute que Lorenzo-Marquez continue à être portugais, parce que la volonté nationale est d'accord sur ce point avec les règles du droit international. Elle constate ensuite que le Zambèze avec ses affluents et le lac Nyassa est la meilleure voie de pénétration de l'océan Indien dans l'Afrique centrale tropicale, et que la situation de Lorenzo-Marquez impose au Portugal des devoirs envers toutes les nations intéressées à la civilisation de l'Afrique. Le ministre proteste contre ceux qui accusent le Portugal de vouloir opposer des barrières au commerce du monde. Le pays fera tout pour faciliter le commerce des voisins; mais, pour cela, il y a des conditions indispensables afin que les facilités accordées ne deviennent pas un moyen de combat contre la domination portugaise. L'acceptation claire et franche de ces conditions et l'indispensable délimitation des limites territoriales sont nécessaires pour assurer à l'administration de Mozambique le caractère essentiellement libéral que le gouvernement portugais désire lui donner. Le ministre termine en faisant allusion à la campagne antiesclavagiste du cardinal Lavigerie et annonce qu'il fera chercher dans les archives maritimes les documents qui établissent la coopération efficace antérieure du Portugal à cette œuvre.

Le Dr **Holub** a transmis aux *Proceedings* de la Société de géographie de Londres des renseignements sur la géographie de la région au nord du **Zambèze** explorée dans son dernier voyage. Ils modifient un peu ce que l'on en savait d'après les informations des indigènes. Après avoir quitté le Zambèze, il traversa le pays des Ba-Toka, et suivit une direction nord inclinant légèrement à l'est jusqu'à une distance de 500 kilomètres du fleuve, en relevant régulièrement son itinéraire. Le territoire

des Ba-Toka est boisé, mais les forêts ne sont composées que de petits arbres dans lesquels la tsétsé abonde. Il trouva que la Louengoué (la Loangoua de Livingstone), tributaire du Zambèze, vient du nord-ouest et non du nord comme Livingstone le supposait d'après ce que lui disaient les natifs. La vallée du Zambèze moyen n'est pas non plus, comme nos cartes la représentent, une région montagneuse au nord et au sud. Le Dr Holub a trouvé le fleuve bordé au nord par un pays bas couvert de marécages, où le voyageur, dans la saison froide, prend la fièvre intermittente. Au nord-nord-est du pays des Ba-Toka, il explora la région inconnue jusqu'ici des Ma-Choukouloumbé, nommés dans la carte de Livingstone Ba-Choukouloumpo. Leur territoire, arrosé par la Louengoué, est plus élevé que celui des Ba-Toka. Ils habitaient autrefois plus au nord, dans la région des lacs; mais depuis deux siècles ils se sont établis sur les affluents septentrionaux du Zambèze. Ce sont de beaux hommes, au nez aquilin; ils ne portent aucun vêtement, et tressent leur chevelure en chignons; les femmes portent des pantalons de cuir tanné, et ont la tête rasée. Ils ont la singulière habitude de se casser les dents de devant, ce qui donne à leur physionomie quelque chose de bizarre. Ils sont grands éleveurs de bestiaux, et sont probablement plus riches en bétail qu'aucune autre tribu du sud de l'Afrique. Holub estime qu'il y a au moins 100 bœufs pour une hutte.

L'abondance du bétail chez les Ma-Choukouloumbé est pour les **Ba-Rotsé** de la vallée du Zambèze une occasion d'expéditions qui rendent l'œuvre de la mission de M. Coillard très difficile. « Les Ba-Rotsé, » écrit-il au *Journal des missions évangéliques de Paris,* « ne sont nullement un peuple pasteur. Jadis, quand ils pouvaient prendre un bœuf chez les Ma-Choukouloumbé, ils en faisaient un festin public, le grillaient sur les charbons, chair et peau tout ensemble, comme ils le font encore du zèbre. Pendant les derniers troubles on a, littéralement, presque exterminé la race bovine de la contrée. Je ne l'eusse jamais cru, si je n'en avais pas les preuves sous les yeux. Ce fut, surtout dans la Vallée, une boucherie générale. On tuait à qui mieux mieux. La famine est survenue; alors comme toujours, on a crié: « Chez les Ma-Choukouloumbé! » Le roi Lewanika convoqua tous les chefs du pays à Lialui. La ville regorgeait d'hommes. L'enceinte du *Zuandu* — la maison privée du roi au milieu de son harem — était comble. Le roi crut devoir justifier son expédition aux yeux de M. Coillard qui était présent. « Ils ont maltraité le Dr Holub, qui venait de chez moi; c'est mon devoir de les châtier. Du reste ce ne sont pas des êtres humains; ils sont tout nus. Et puis...

*

ajoutait-il en hésitant, nous n'avons plus de bétail, et il nous en faut absolument. » Le lendemain, une grande animation régnait au village. De tous côtés les esclaves et les femmes allaient et venaient, se croisaient avec des messagers affairés ; on préparait les provisions de route ; partout on entendait la cadence des pilons ; les chefs tenaient leurs petits conciliabules, pendant que les fous de cour s'agitaient en délire, faisaient de la musique avec des calebasses, criaient et beuglaient sans que personne y fît attention. A chaque instant arrivaient de nouvelles escouades d'hommes armés. Les guerriers, sous leurs chefs respectifs, se massèrent sur la place, drapés d'étoffes aux couleurs flamboyantes, chamarrés de plumes, de haillons européens, de peaux de panthère, et de toutes sortes de fauves, grandes et petites, qui pouvaient donner à l'homme l'apparence d'un animal et un air de férocité. Ils feignaient, par petits détachements, des attaques contre un ennemi imaginaire, faisaient quelques évolutions qui arrachaient aux spectateurs des applaudissements frénétiques, se remettaient en place, et toute cette masse noire bourdonnait lugubrement un chant de guerre d'une inspiration sauvage. Quelques-uns des commandants s'avançaient ensuite, haranguaient le roi sur le ton de la colère, puis, au pas de course, venaient s'agenouiller et planter leurs fusils et leurs boucliers devant les ministres, toujours pérorant avec aigreur et demandant que le roi lâchât enfin ces bouledogues enragés. La quantité d'armes à feu que possèdent les Ba-Rotsé est considérable. Il y en a de tous les calibres ; les fusils à pierre cependant y sont en majorité. La javeline est bien encore l'arme de la tribu, une arme redoutable ; mais les boucliers de cuir y sont en petit nombre et mal entretenus. Avant que l'expédition se mît en route, le roi fit ses dévotions. Des offrandes de calicot, de verroterie, d'eau, de lait ou de miel furent envoyées à toutes les tombes royales du pays, en même temps qu'un faisceau de javelines qui y restèrent déposées pendant quarante-huit heures pour donner à ces dignitaires de l'autre monde le temps de les bénir. A la tête de l'armée marche la prophétesse, jeune fille sans laquelle rien ne se fait. C'est elle qui donne le signal du départ et de la halte. Elle porte la corne qui contient les médecines de la guerre et les charmes. Elle est toujours en tête de l'avant-garde, et il n'est permis à personne, même au repos, de passer devant elle. Qu'elle se fatigue ou tombe malade, c'est aux jeunes gens de la porter. En arrivant devant l'ennemi, c'est elle qui tirera le premier coup de fusil, et tout le temps que durera la bataille, il ne lui est permis ni de dormir, ni de s'asseoir, ni de manger ou de boire. A un moment donné, Litica, fils du roi, tous

les garçons et tous les jeunes gens qui allaient à la guerre pour la première fois, coururent à toutes jambes, se précipitèrent dans le marais, arrachèrent des roseaux, qu'ils vinrent déposer aux pieds du roi, en s'écriant : *Kamarie!* (jeune fille) ; c'est-à-dire, vous nous croyez des fillettes impropres à la guerre ; eh bien ! vous verrez que nous sommes des hommes et que nous méprisons la fatigue. Lewanika aura 12,000 hommes au moins sous ses ordres. Que deviendront les Ma-Choukouloumbé chez lesquels se jettera cette multitude d'hommes affamés, voleurs, pillards, brigands par habitude, sans contrôle et sans frein ? Ce n'est pas seulement au bétail qu'ils en veulent, mais aux femmes et aux enfants qui sont réduits au plus abject esclavage. Quant aux hommes on les jette en pâture aux bêtes des champs. Les Ma-Choukouloumbé ne font pas plus de quartier que les Ba-Rotsé, et ils gardent, pour y boire la bière, les crânes de ceux qui sont tombés entre leurs mains. »

Dans leur voyage à travers l'Afrique, les explorateurs portugais Capello et Ivens visitèrent le pays des **Garenganzé** au mois de novembre 1884. Le 14 septembre dernier, le major Ivens a reçu une lettre du chef de cette région, écrite en anglais, et apportée par le missionnaire Arnot auquel Moshidé l'avait dictée. Nous la reproduisons d'après les *Colonias Portuguezas*.

Unkeïa. Garenganzé.

A l'illustre major Ivens.

J'avais l'intention de vous envoyer mon fils Moseka, en compagnie de M. Arnot, pour qu'il pût être présenté à S. M. le roi de Portugal. Je comptais assurer de cette manière S. M., combien m'avait été agréable l'honneur qu'elle m'avait fait en envoyant dans mon pays, comme ambassadeurs, MM. Capello et Ivens. Cependant, j'ai été contraint d'ajourner dans ce moment la réalisation de ce projet, en face de l'opposition que me fait le chef indigène du pays de Bihé, appartenant à S. M., et de la déclaration de ce chef qu'il barrera le passage, arrêtera les voyageurs qui se rendent à la côte, et tâchera de détourner le commerce direct que font mes États avec les marchands portugais de Benguella. Je vous demande encore de vouloir bien m'excuser de ne vous avoir pas fourni les trente porteurs que vous m'avez demandés, mais alors, comme aujourd'hui, et toujours, il m'a été impossible d'obtenir de mes gens qu'ils se prêtent à accompagner quelque expédition lointaine, de crainte d'hostilités et par peur des traitants arabes. J'ai dû renoncer à la contrainte à leur égard, car je reconnais que leurs appréhensions sont fondées. J'écris au représentant de S. M., le gouverneur de Benguella, le

priant de me venir en aide, et de me donner l'assurance de l'intervention du gouvernement de S. M. contre les intrigues du chef de Bihé. »

MOSHIDÉ, chef de Garenganzé.

Février 1888.

La *St-James Gazette* de Londres publie une lettre adressée de Stanley-Pool au colonel Wilmot Brooks par son fils Graham Wilmot Brooks, missionnaire qui a cherché, mais en vain, à pénétrer au Soudan par la voie de l'Oubangi. Il commence par rendre compte des rapports de quatre blancs et d'un interprète arabe venant du camp de Yambouya sur l'**Arououimi,** puis il ajoute :

« Il s'est écoulé près d'une année depuis la réception à Stanley Pool des premières nouvelles de l'expédition de Stanley alors campée sur l'Arououimi. Elles nous apprenaient que le passage de la colonne au travers des forêts vierges, des jungles et des marécages, avait présenté des difficultés plus grandes que l'on ne s'y attendait. Nous sommes ensuite restés plusieurs mois sans entendre parler de l'expédition jusqu'à la réoccupation des Stanley-Falls par l'État libre du Congo. Les communications avec le haut fleuve devinrent ensuite moins difficiles, ce qui permit d'avoir des nouvelles de cette région par des blancs, des Zanzibarites et des indigènes. On ne reçut pourtant rien de l'expédition elle-même. Sur neuf déserteurs du camp de l'Arououimi, sept furent pris et mangés par les indigènes et deux réussirent à descendre le fleuve. Il va être procédé à une enquête sur les événements qui se passent aux Stanley-Falls, mais on sait déjà que tous ne sont pas l'œuvre des Zanzibarites. On ne peut pas comprendre en Angleterre comment ces hommes peuvent se procurer des quantités aussi considérables d'ivoire, quand le transport de 30 kilogrammes de marchandises, de Zanzibar aux chutes, revient à 275 francs. Voici l'explication de cette énigme : Les négociants de Zanzibar établis aux Stanley-Falls, ont à leur solde de nombreuses bandes de cannibales Manyémas d'une férocité telle que les Zanzibarites eux-mêmes ont horreur de s'associer à eux dans leurs incursions meurtrières. Des témoins oculaires anglais et arabes affirment avoir vu fréquemment, dépassant les bords des marmites, des têtes et pieds humains. Les Arabes fournissent des fusils à ces sauvages pour leur permettre de faire la chasse à l'homme, dont la rançon sera payée en ivoire. Ce procédé étant beaucoup plus rapide que celui de l'échange des tissus contre de l'ivoire a été adopté par Tipo-Tipo et ses collègues. Ces cannibales Manyémas fournis à Stanley par Tipo-Tipo ont accompagné l'expédition jusqu'aux territoires encore inexplorés de l'Arououimi où ils ont exercé

leurs infâmes déprédations aux alentours du camp. Les Anglais les ont vus tirer sur les hommes et les femmes qui traversaient le fleuve à la nage, et les ont entendus s'en vanter auprès du feu de bivouac. Après avoir surpris et brûlé un village dont les défenseurs tués par surprise sont aussitôt cuits et mangés, les Manyémas emmènent au camp des Zanzibarites les femmes, les enfants et le butin consistant en chèvres, volailles, bananes, canots et mobilier indigène dont la valeur dépasse de beaucoup le coût de l'incursion. Au bout de quelques jours les maris et les pères des prisonniers viennent au camp. Ils savent ce qui leur reste à faire. Avec de l'ivoire ils pourront racheter leur famille. Le prix arrêté, ils s'empressent de le réunir. Après la livraison de l'ivoire on remet en liberté les prisonniers. Ce qui reste alors d'une tribu jadis florissante s'en va chercher plus loin un refuge. Les Zanzibarites ont un but en rendant les prisonniers : ceux-ci pourront servir une autre fois. En effet, dès que la tribu s'est installée sur un territoire, y a construit quelques huttes et commencé des plantations, les Manyémas accourent pour recommencer leur opération. Ceci peut être attesté par tous les occupants du camp sur l'Arououimi. Si les Anglais qui désirent voir introduire aux Stanley-Falls les bienfaits du commerce veulent savoir ce que *commerce* signifie dans ces régions, M. Wilmot Brooks peut le leur dire : Il s'agit pour les Zanzibarites de posséder de grandes quantités de marchandises d'un très bas prix et de recevoir de fortes commandes d'ivoire; les marchandises leur serviront à se procurer à la côte Est de la poudre et des fusils. Alors les hommes employés jusqu'à présent à transporter l'ivoire à la côte seront employés pour l'opération bien plus lucrative de la chasse à l'homme. Les 400 Manyémas qui ont consenti à partir avec le major Barttelot ont expressément stipulé qu'il ne serait pas mis d'entraves à leurs incursions, en sorte que les contrées que devait traverser la colonne étaient vouées au pillage, au meurtre, au cannibalisme, et devaient être dépeuplées comme l'ont été déjà celles qui entouraient le camp sur l'Arououimi. La colonne devait ouvrir aux Manyémas d'autres contrées encore vierges et les mettre ainsi à même d'approvisionner de grandes quantités d'ivoire la factorerie des Stanley-Falls ; les morts ne racontent rien et les décharges meurtrières, les cris des blessés au milieu de la nuit ne peuvent se faire entendre par delà les forêts qui séparent ces scènes de carnage des steamers naviguant sur le Congo. Quant à Tipo-Tipo, le nouveau gouverneur, il ne s'opposera pas à ces actes de sauvagerie dont les Anglais ont pris des croquis sur leurs albums, sans formuler aucune protestation, attendu qu'ils tiennent par-dessus

tout à vivre en bons termes avec les Arabes. Ces faits sont, assure le missionnaire Graham Wilmot Brooks, parfaitement connus de tous ceux qui connaissent le haut Congo. »

Le *Temps* a reçu de son correspondant de Banana les renseignements suivants sur la mort du major **Barttelot :** C'est le steamer *En Avant* qui était allé aux Falls conduire le lieutenant Haneuse, résident auprès de Tipo-Tipo, qui a apporté aux Ba-Ngala, dans la première quinzaine d'août, la nouvelle de l'assassinat du major qui commandait l'arrière-garde laissée par Stanley sur l'Arououimi. M. Barttelot aurait trouvé la mort dans les circonstances suivantes : « Il se trouvait à Urama le 19 juillet. Pendant la nuit, les hommes de sa caravane se livraient à leurs jeux habituels et dansaient avec accompagnement de chants et de cris assourdissants. Vers trois heures du matin, impatienté sans doute du vacarme qui se faisait autour de sa tente, le major se leva et voulut imposer le silence à ses hommes. Ceux-ci n'obéissant pas, il aurait frappé une des plus enragées danseuses. Le mari de cette négresse se serait alors approché de l'officier anglais et lui aurait tiré un coup de feu à bout portant. On était alors à environ dix journées de marche de Yambouya. Le second de l'expédition, M. James Jameson, s'empara immédiatement de l'assassin et, escorté de dix hommes sûrs, il le ramena aux Falls, où il le remit entre les mains de Tipo-Tipo qui paraît responsable, non de l'assassinat du major, mais de l'échec de la campagne de ravitaillement. Vous savez, en effet, que Stanley avait laissé une arrière-garde à Yambouya pour attendre les porteurs que devait lui fournir ce chef arabe. Le major Barttelot avait l'ordre de se mettre en route, dès que les porteurs seraient arrivés avec les charges que n'avait pu prendre Stanley. L'arrière-garde de l'explorateur était donc, en réalité, une colonne de ravitaillement. Tipo-Tipo avait promis de compléter le convoi dans le courant d'octobre 1887 ; ce n'est qu'à la fin de mai qu'il envoya 500 hommes au camp de l'Arououimi. C'est ainsi que le major a été forcé de séjourner près d'un an dans une région où les vivres étaient rares et où sa troupe a été très éprouvée. Sur 60 Soudaniens, il n'en reste aujourd'hui que 18 ; de 215 Zanzibarites, 80 seuls survivent. Enfin, le 6 juin, le major pouvait lever le camp avec une caravane déjà très affaiblie moralement et physiquement : un mois après il était assassiné. Toutefois, malgré tout, M. James Jameson ne voulait pas abandonner la partie. Le 5 août il repartait des Falls dans l'intention de reprendre le commandement de l'expédition de secours. Le 16 août il arrivait au Ba-Ngala dans un état désespéré, et le 17 à huit heures du soir, il rendait le

dernier soupir. La colonne de ravitaillement de Stanley reste donc avec un seul blanc, M. Bonny, et il est impossible qu'elle se mette en marche. On dit ici que des ordres de Londres prescrivent à M. Bonny de se replier sur l'Arououimi ; on renoncerait alors à secourir Stanley par les affluents du Congo, et le grand explorateur resterait livré à ses propres ressources. Aux Falls, m'écrit-on, la situation est bonne ; le lieutenant Haneuse y est arrivé le 1er août et a été reçu par Tipo-Tipo et les autres chefs arabes, avec la plus grande cordialité. »

Une lettre que reçoit l'*Indépendance belge,* des îles Canaries, et qui porte la date du 20 septembre, apporte des renseignements sur la mission **Lahure,** du corps de l'état-major belge, chargée d'acquérir un territoire et d'établir un *sanitarium* international sur la côte saharienne d'Afrique. Le débarquement du colonel Lahure et de ses compagnons s'est effectué sur une plage du désert, où se trouvaient réunis de nombreux groupes d'indigènes armés. Ils ont réussi cependant à prendre pied, se sont enfoncés dans l'intérieur et, après avoir traversé des régions fertiles et peuplées qui n'ont rien de l'aridité du centre du Sahara, sont arrivés vers le 15 septembre au pays des Aït-el-Djamel. Suivant les bruits apportés aux îles Canaries, diverses tribus de ces contrées seraient dans un état voisin de l'anarchie et n'obéiraient à aucune autorité. Les Arabes et les Maures sont très surexcités les uns contre les autres et se font ouvertement la guerre dans certains parages. Néanmoins, la mission paraissait pleinement réussir ; le colonel Lahure et le lieutenant de marine belge Fourcault étaient en bonne santé. On disait qu'ils commenceraient, à la mi-octobre, leur voyage de retour vers la côte et vers l'Europe.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

M. Fernand Fourreau vient de faire paraître la carte au 1/1000000 de la région du Sahara qui s'étend au sud de Biskra et dont il a été un des premiers pionniers.

Le Comité de la Société antiesclavagiste de France fondée par le cardinal Lavigerie a reçu des sommes importantes pour l'œuvre de la suppression de la traite. Léon XIII a donné à lui seul 300,000 francs.

Deux millionnaires de Mahdia, en Tunisie, viennent d'être arrêtés, l'un pour un achat récent d'un esclave de 14 ans, l'autre comme courtier. L'esclave a été immédiatement affranchi. Il provenait d'un lot important disséminé entre Sfax, Monastir et Tunis. Ce trafic a été dévoilé par le commissaire de police de Mahdia.

Les espérances qu'avait fait concevoir, il y a quelques années, la découverte

de sources de naphte près de Seït et de Dschamseh, au bord de la mer Rouge, ne se sont pas réalisées. Les travaux d'essais ont dû être abandonnés après avoir absorbé trois millions de marcs, et les perforatrices coûteuses qu'on y employait gisent inutiles sur le sol abandonné. On a bien trouvé un peu de naphte dans les puits percés, mais en quantité si faible qu'il a été impossible de songer à une exploitation rémunératrice.

Le nouveau journal la *Géographie* annonce que deux officiers italiens, membres d'une expédition géographique au Harrar, ont été emprisonnés et maltraités par un gouverneur dépendant du roi Ménélik. Ils sont accusés d'avoir levé des plans en vue de la conquête du pays. Le consul italien à Aden et le comte Antonelli, qui représente l'Italie auprès de Ménélik, s'efforcent d'obtenir leur mise en liberté.

La caravane du Dr Meyer, l'explorateur du Kilimandjaro, a été dispersée par les indigènes; ses porteurs ont déserté, et lui-même a dû revenir à la côte.

Une dépêche du *Times* annonce que le comte Téléki, explorateur hongrois, qui, depuis deux ans, parcourait l'est de l'Afrique avec le lieutenant de marine Hœnel, et qu'on avait perdu de vue, est arrivé à Taveta, en route pour Zanzibar.

Le Dr Peters et le lieutenant Wissmann se sont rendus à Londres pour y donner l'assurance que les organisateurs de l'expédition allemande de secours en faveur d'Émin pacha ne nourrissent aucun projet d'ambition égoïste. Le *Times* applaudit à l'expédition de secours. « L'espace, dit-il, est assez grand entre l'Océan et les lacs pour l'Angleterre et l'Allemagne, dont le but commun doit être la suppression de la traite des nègres, qui exige un effort vigoureux et persévérant. »

Une dépêche de Zanzibar signale l'arrivée dans cette ville de M. Mackenzie, l'agent de la Société anglaise de l'Afrique centrale. Il a été accueilli par les indigènes dans le Durbar public comme représentant de la Compagnie britannique. Les indigènes lui ont exprimé la crainte que la Compagnie ne veuille mettre des entraves à l'esclavage domestique, mais M. Mackenzie les a rassurés complètement à ce sujet (?)

Pour sauvegarder les intérêts du commerce de la France à Madagascar, les négociants français établis à Tamatave ont fondé une « chambre consultative du commerce français à Madagascar; » ses membres se mettent à la disposition des négociants et des fabricants de France, pour faciliter les transactions et leur donner tous les renseignements qui pourraient les intéresser. Les résidents de France à Tananarive et à Tamatave ont promis leur appui à la nouvelle institution.

L'Angleterre ayant demandé aux autorités portugaises l'autorisation de débarquer à Quilimane des armes destinées aux agents de la Compagnie des Lacs africains, le gouvernement portugais a répondu qu'il est assez fort pour défendre les habitants des côtes et du pays qu'il occupe et a refusé l'autorisation demandée.

Les ingénieurs Joaquim Pires de Souza Gomes et Affonso de Moraes Sarmento ont signé, le 29 septembre, au ministère de la marine portugaise, un contrat par

lequel ils se sont engagés à faire les études définitives d'un chemin de fer qui, partant de Quilimane et passant par Mopeia, aboutira près de Chamo, sur les bords du Chiré. Un embranchement ira de Mopeia à Matacataca sur le Zambèze.

D'après une lettre de Capetown, l'explorateur Selous aurait été attaqué par le chef des Ma-Choukouloumbé dans un voyage qu'il faisait au nord du Zambèze, dans la direction des grands lacs. Tous ses compagnons auraient été tués, ses bagages volés; lui-même aurait réussi à s'échapper et serait actuellement sur la rive méridionale du Zambèze.

Le *Bulletin* de la mission romande annonce qu'une loi récente du Transvaal menace de désorganiser non seulement les stations des Spelonken, mais encore toutes les missions dans le territoire de la république sud-africaine. D'après cette loi, aucune ferme ne pourra contenir plus de cinq familles nègres, la grande majorité des indigènes devant être parquée dans les terrains de l'État, dits *réserves*. Avec ces restrictions, les missions ne seront possibles que sur ces réserves et aux conditions qu'imposera le gouvernement. Plusieurs des stations des missions de Hermansbourg, de Berlin, et même de l'Église hollandaise du Cap, sont déjà désorganisées par l'application de cette loi. Si cela devient nécessaire, les missionnaires romands émigreront avec leurs communautés hors du Transvaal.

Une lettre de M. Mabille au Comité des Missions de Paris nous apporte la nouvelle de la mort de M. Westbeech, le marchand anglais qui a assisté le Dr Dardier dans ses derniers moments. C'était un véritable ami de la mission du Zambèze. Il a succombé au cours de son voyage de retour dans la Colonie, près de la rivière Marico, dans le Transvaal.

Il s'est fondé à Berlin, sous le nom de Société du Pondoland allemand, une Compagnie qui compte exploiter les grands terrains boisés d'Ekhova. Comme le Pondoland est sur la côte orientale, dans la Cafrerie britannique, entre le Tembouland, la colonie de Natal et le Griqualand, la population anglo-saxonne de l'Afrique australe se demande ce que veut dire cette intervention inattendue du capital allemand dans cette région.

Le steamer le *Landana,* parti le 25 octobre d'Anvers pour le Congo, a embarqué deux nouveaux vapeurs démontés que l'État a fait construire chez Cockerils pour le service des stations du haut Congo. Ce sont deux bateaux à roue d'arrière, longs de 14 à 15 mètres et d'un très faible tirant d'eau. Ils ont reçu les noms de la *Ville de Gand* et la *Ville de Liège.* Un troisième steamer, la *Ville de Charleroi,* encore en construction, partira sous peu.

On annonce la mort du docteur Summers, de la mission Taylor, établi depuis quelques années à Loulouabourg.

Deux missions protestantes suédoises se sont établies dans la région des chutes du Congo, l'une à Kibounsi, à une journée de marche à l'ouest du fleuve, au centre de villages grands et populeux; l'autre à Moukoumbongo, à une demi-journée de la rive sud, également entourée de populations denses. Au moyen de la grammaire fiote, les missionnaires apprennent à 200 enfants à connaître la langue indigène, à la lire et à l'écrire.

M. Kœnigsberg, négociant allemand, auquel la Royal Niger Company avait interdit la navigation du Niger, a réclamé contre cette interdiction et obtenu de pouvoir rentrer sur le territoire dont cette Compagnie l'avait expulsé.

Une expédition britannique envoyée de la Côte d'or dans le Togoland, en arrière des territoires allemands, a eu une rencontre avec les indigènes ; elle a perdu 64 hommes et en a tué 500.

L'expédition dirigée par M. Treich-Laplène et subventionnée par M. Verdier, résident de France à Grand Bassam et Assinie, et par le gouvernement français, pour conduire un convoi de ravitaillement au capitaine Binger dans la direction de Kong, a quitté Assinie le 8 septembre avec une escorte de 45 hommes. Le 9, elle était à Kinjabou, capitale du royaume d'Assinie ; le 10, M. Treich a écrit de Aïn-Boisseau, sur la rivière Bia. M. Verdier nous promet de nous tenir au courant des nouvelles qu'il recevra de cette intéressante expédition.

M. Douls est reparti pour une nouvelle expédition dans le Sud sénégalais. Actuellement il est à Tanger, et s'arrêtera quelque temps à Dakar.

L'ANGLETERRE ET L'ALLEMAGNE DANS L'AFRIQUE ORIENTALE [1]

Pour se rendre bien compte de la portée des événements qui attirent actuellement l'attention sur l'Afrique orientale, il est nécessaire de remonter à quelques années en arrière, au moment où l'empire allemand déclara prendre sous son protectorat une partie des territoires situés à l'ouest de Zanzibar. Jusqu'alors le Portugal seul occupait, en vertu de ses droits historiques, une partie du littoral oriental de l'Afrique. C'étaient les côtes de Sofala et de Mozambique au sud et au nord du Zambèze. Au delà du cap Delgado, près de l'embouchure de la Rovouma, par environ 10° lat. S., la côte était, plutôt en principe que de fait, sous la puissance du sultan de Zanzibar. L'influence anglaise il est vrai s'exerçait sur ce dernier, dont l'indépendance avait cependant été reconnue par une déclaration échangée le 10 mars 1862, entre la France et l'Angleterre. Et depuis que sir Bartle Frere avait signé, le 5 juin 1873, avec Saïd Bargasch, le traité pour la répression de la traite, les efforts et les sacrifices considérables fait par les escadres anglaises pour en assurer l'exécution avaient, ainsi que l'extension du commerce bri-

[1] Nous disions (p. 288) que M. Banning, dans son volume : *Le partage politique de l'Afrique,* avait donné comme la première partie du Code diplomatique pour l'Afrique. Les documents officiels commentés par lui nous ont fourni la substance de cet article, pour lequel les lecteurs peuvent consulter les cartes publiées, VIIIe année, p. 92 et IXe année, p. 320.